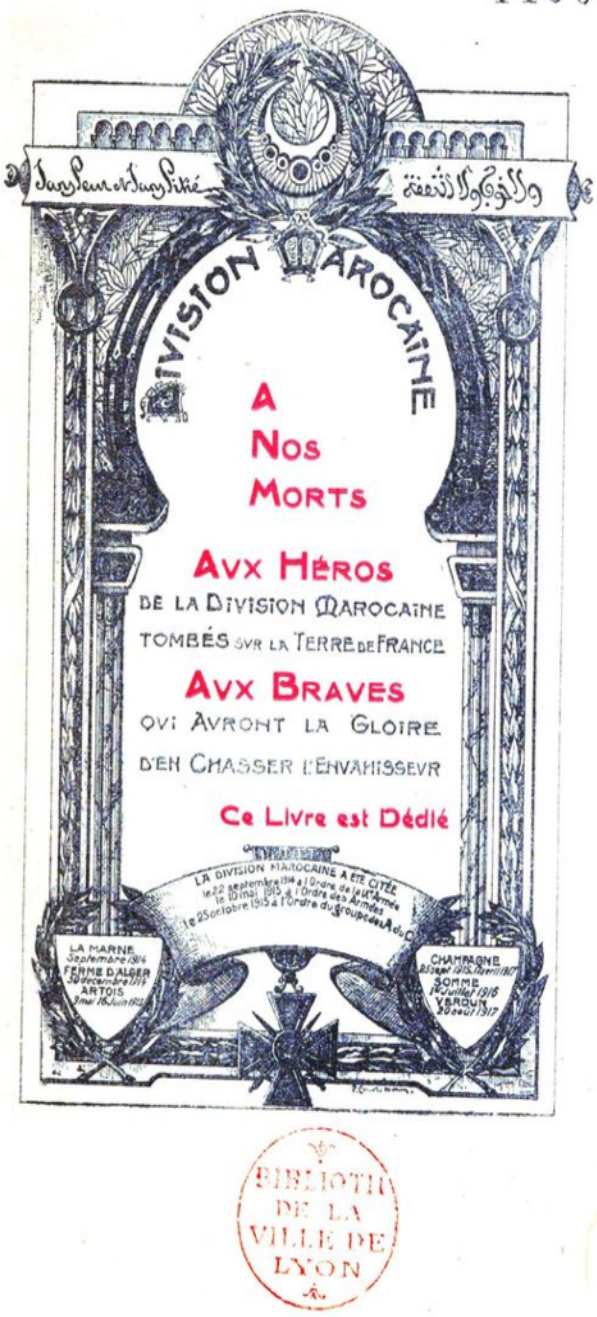
440037



BIBLIOTH DE LA VILLE DE LYON

Ces notes étaient écrites quand le général commandant en chef accordait au régiment de Légion la fourragère aux couleurs de la Légion d'honneur, comme ayant obtenu 6 citations à l'ordre de l'Armée.
C'est le premier régiment de l'Armée française qui reçoit cette haute distinction.

L'ARRIVÉE EN FRANCE

Dispersées au hasard des colonnes, absorbées par les glorieux combats de Khenifra et de Taza, les troupes du Maroc n'avaient perçu des graves événements qui, en juillet 1914, se déroulaient en Europe, qu'un écho affaibli. L'ordre de mobilisation générale les surprit en pleine lutte ; ce fut pour ces troupes, que leur ardeur guerrière avait, sous la conduite habile et vigoureuse du général **LYAUTEY**, entraînées dans les profondeurs du Moghreb, un enthousiasme indescriptible.
Mais bien vite à cet enthousiasme une inquiétude se mêla : quelles seraient les unités qui, les premières, auraient l'honneur d'aller se battre contre l'Allemagne ? Car, on le savait bien, toutes ne pouvaient partir ; et entre les bataillons se créa une jalouse mais noble rivalité.
Finalement treize bataillons furent élus, qui, sous les regards d'envie de leurs camarades, s'embarquèrent à Oran, Casablanca, Mahedia, et, par Cette, furent dirigés sur Bordeaux où se constituait, sous les ordres du général **HUMBERT**, la 1re Division du Maroc.
Elle comprenait deux brigades : la 1re, sous le commandement du général **BLONDLAT**, se composait d'un régiment colonial, lieutenant-colonel **PERNOT**, à trois bataillons, commandants **COUP, VINCENT** et **GARELLY**, et d'un régiment de zouaves, lieutenant-colonel **LÉVÊQUE**, également à trois bataillons, commandants **LAGRUE, RANDIER** et **BURKART**.
La 2e brigade, sous les ordres du colonel **CROS**, comprenait un régiment de tirailleurs venus du Maroc occidental : 1er bataillon du 5e tirailleurs, commandant **BRITSCH** ; 4e bataillon du 7e tirailleurs, commandant **de LIGNY** ; 5e bataillon du 4e tirailleurs, commandant **TISSEYRE**, et un régiment mixte venu du Maroc oriental, lieutenant-colonel **FELLERT** : 1er bataillon du 2e tirailleurs, commandant **MIGNEROT** ; 4e bataillon du 2e tirailleurs, commandant **SAUVAGEOT** ; 3e bataillon du 6e tirailleurs, commandant **CLERC** ; 3e bataillon du 2e zouaves, commandant **MODELON**.
L'artillerie de la Division, lieutenant-colonel **DUCROS**, était constituée par un groupe de marche, sous les ordres du commandant **TURPIN**, 1re et 2e batteries du 4e groupe d'artillerie de campagne d'Afrique et 2e batterie du 8e groupe d'artillerie de campagne d'Afrique, et par un groupe de deux batteries du 3e régiment d'artillerie coloniale, sous les ordres du commandant **MARTIN**.
Enfin la 19/2, venue, elle aussi, du Maroc avec le capitaine **QUINSON**, formait la compagnie divisionnaire du génie.

L'OFFENSIVE
VERS LA BELGIQUE

LE REPLI

L'ENTRÉE EN BELGIQUE

Le16 Août la Division Marocaine quitte Bordeaux ; le 18 elle débarque dans la région de Tournes (Ardennes). Quelques bataillons, après avoir, sous les acclamations de la foule, traversé Mézières en fête, par Cons-la-Grandville, entrèrent en Belgique ; d'autres n'eurent pas le temps de passer la frontière car la retraite commençait déjà. Mais pour le baptême du feu, tous étaient à leur poste.

LA FOSSE-A-L'EAU

28 Août 1914.

Ce fut le 28 Août à la Fosse-à-l'Eau. L'ennemi débouchait de la forêt de Signy-l'Abbaye ; ordre fut donné à la Division d'arrêter sa marche. Alors zouaves et tirailleurs — en larges culottes blanches, ceinture bleue ou rouge, chéchia écarlate, — chargèrent l'ennemi, comme ils avaient l'habitude de le faire au Maroc, loyalement, à découvert, les officiers en tête. Et si impétueux fut leur élan, si héroïque leur charge que l'ennemi plia et que la première rencontre fut une première victoire.
Lorsque dans la nuit, sur ordre, la Division quitta la Fosse-à-l'Eau, l'ennemi n'osa pas la poursuivre et ce n'est que le lendemain, tard dans la matinée, que les Allemands lancèrent leurs colonnes d'assaut sur les ruines du village de Launoy.
Le choc avait été rude. Sabre à la main, chargeant héroïquement à la tête de leurs bataillons, les commandants **CLERC, BRITSCH, MIGNEROT** et **SAUVAGEOT** étaient tombés. Le capitaine **MULLER**, mortellement atteint, passe à un tirailleur les papiers de sa compagnie ; celui-ci tend la main droite, une balle lui brise le poignet ; alors tranquillement le tirailleur prend de la main gauche les papiers précieux, et va les porter à son lieutenant avant de songer à se faire panser,
L'artillerie avait pris à la lutte une part active ; jusque sur la crête de la Fosse à l'Eau, ses batteries étaient venues se mettre en position, presque mêlées aux premières lignes d'infanterie.

BERTONCOURT

Le 30 Août 1914.

Cependant, c'est encore à la Division Marocaine qu'est confiée, le 30 août, la mission de retarder l'envahisseur devant Rethel et de permettre à l'armée **de LANGLE de CARY** le tranquille passage de l'Aisne. Trois fois, coloniaux et tirailleurs attaquent Bertoncourt, trois fois ils pénètrent dans le village en flammes. Devant leur contenance héroïque, l'ennemi s'arrête, l'armée **de LANGLE** franchit l'Aisne et à son tour, la Division Marocaine traverse la rivière entre Seuil et Amagne, protégée elle-même par les bataillons **de LIGNY** et **TISSEYRE**.

ALINCOURT

1er Septembre 1914.

Le 1er septembre nouveau combat, c'est Alincourt où les batteries, malgré leurs lourdes pertes (le commandant Turpin était tombé à son poste d'observation), ne quittent leurs positions qu'à la dernière minute avec les arrière-gardes d'infanterie. Et la retraite continue. La craie blanche, les petits bois de sapins, les maisons à toits rouges de Champagne remplacent les bois sombres et les verts pâturages des Ardennes. En une matinée, la montagne de Reims est franchie entre Ludes et Tauxières ; et l'on recule toujours : Tours-sur-Marne, La Fère-Champenoise, Vertus..
Mais si grande est la foi de tous en des jours meilleurs, si vive, chez coloniaux, zouaves ou tirailleurs la conscience de leur valeur intacte, que, malgré les étapes interminables, les nuits sans sommeil, les ravitaillements insuffisants, malgré la tristesse navrante des longs convois d'émigrés qu'ils croisent sur les routes, fuyant l'envahisseur, malgré les villages en flammes qui tous les soirs illuminent la plaine, pas un instant le découragement ne les effleure.

MARNE - MONDEMENT

Le 4 septembre, la Division cantonne aux environs de Broussy-le-Grand. Un vague bruit circule qui se confirme bientôt et trouve chez tous un écho joyeux : c'est l'ordre immortel du général **JOFFRE** :

« Au moment où s'engage la bataille d'où dépend le salut du Pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière.
« Tous les efforts doivent être employés à attaquer et à repousser l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances « actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. »

Certes, la Division Marocaine qui, trois fois déjà au cours de la retraite, avait fait front à l'adversaire et par sa contenance héroïque et la rudesse de ses assauts, était parvenue à arrêter un instant sa marche victorieuse,

« Ne songeait pas à regarder en arrière ».

Aussi de quel cœur va-t-elle s'employer à la besogne sainte à laquelle elle est conviée !
Les 6, 7 et 8 septembre ce sont les combats de Coizard, d'Oye, de Reuves et les trois assauts victorieux sur Saint-Prix, combats qui, avec celui de Mondement, resteront une page glorieuse pour nos artilleurs, fidèles à leur poste malgré les lourdes pertes (une batterie se trouvait réduite à une pièce) que leur faisait subir le feu des obusiers allemands.
Le 9, c'est, sous un bombardement effroyable, la résistance acharnée aux attaques allemandes sur Saint-Prix, c'est Mondement, abandonné un instant sous la pression de l'adversaire, battu en brèche, presque à bout portant, par une section de la batterie **ARNAUD** et bientôt repris par un assaut magnifique, Mondement, « la clef, le point d'amarrage auquel nous avons pu rétablir notre fortune compromise» ; puis ce sont les marais de Saint-Gond, « tombeau de la Garde prussienne » et le 10, c'est l'ennemi s'enfuyant en désordre :

« C'est la Victoire de la Marne. »

Dans sa narration de ces jours critiques, le général **FOCH** a écrit : « La Division Marocaine occupe Mondement, le château et les bois. Il faut qu'elle y tienne à tout prix, la bataille va pivoter autour de cet axe. La fortune a voulu que la Division Marocaine fût là ! »
Le brave colonel **FELLERT**, que l'on avait coutume de voir sur son cheval gris, parcourir, la pipe aux lèvres, les lignes de ses tirailleurs, était tombé. Le médecin divisionnaire **BAUR** avait été tué dans le château même de Mondement ; bien d'autres étaient restés dans le parc du château et dans les bois environnants.

LA POURSUITE

Mais si la Division songe à ses morts, ce n'est que pour les venger ; dès le 11, elle commence la poursuite. Le 12, elle franchit la Marne à Bisseuil, le 13, la brigade **BLONDLAT** reprend le contact avec l'ennemi et le chasse de Beaumont, le 14, Prunay est repris et l'ancienne chaussée romaine, qui prolonge la route de Cambrai, est atteinte entre la route de Beine et les Marquises.

Cependant l'ennemi commence à s'enterrer ; il se protège par d'épais réseaux de fil de fer contre lesquels est impuissant le plus sublime courage. Malgré des efforts répétés, la Division ne peut le déloger de la rive Nord de la Vesle.
D'ailleurs, elle est épuisée par l'héroïque effort soutenu pendant un mois ; il va falloir la réorganiser. C'est la fin de la première phase de la glorieuse histoire de la Division Marocaine.

LA RÉORGANISATION

Le 1er octobre 1914, tous les éléments de tirailleurs sont groupés en un seul régiment, le 7e tirailleurs de marche, qui, sous les ordres du lieutenant-colonel **TISSEYRE**, d'abord, puis du lieutenant-colonel **LÉVÈQUE**, va former avec le 8e zouaves, lieutenant-colonel **MODELON**, la 2e brigade. Le colonel **CROS** est toujours à la tête de la 2e brigade.
Les troupes coloniales nous quittent, appelées à autre destination ; la 1re brigade, colonel **LAVENIR**, va être reconstituée avec le 4e tirailleurs et le 2e régiment de marche du 1er Étranger.
Lorsque le 24 novembre, le 4e tirailleurs débarque à Mailly-Champagne, avec ses trois bataillons **COT, TOUPNOT, MÉTOIS,** il apporte avec lui un passé déjà riche de gloire ; il s'est battu à Charleroi avec la 38e division d'infanterie ; en septembre, il a, sur les plateaux de Pargny et de Paissy, résisté victorieusement aux attaques allemandes ; enfin, le 6 novembre, à Soupir, sous les ordres du lieutenant-colonel **DAUGAN**, il s'est distingué par sa vaillance à l'attaque.
Quant au régiment de Légion, ses quatre bataillons, **DROUIN, MULLER, NOIRÉ, COLLET,** viennent d'être formés à Lyon, Avignon et Bayonne avec des volontaires étrangers et un fonds de la Légion d'Afrique.
Lorsqu'au mois d'octobre, ils arrivent dans la région de Reims, ils n'ont pas encore eu l'honneur d'être engagés mais les volontaires se sont enrôlés pour défendre la juste cause de la France ; ils sont pleins d'enthousiasme et, comme les vieux légionnaires dont ils ont l'esprit d'héroïsme, « la haine du Boche les anime ». Le colonel **PEIN** est leur chef.
L'artillerie, renforcée de la 2e batterie du 9e groupe d'Afrique, et, plus tard d'un troisième groupe de marche, sous les ordres du commandant **BASTIDE**, 22e et 23e batteries du 29e régiment d'artillerie coloniale, se réorganise et perfectionne son instruction sous l'énergique impulsion du commandant **MARTIN**.
Ainsi est reconstituée — sous les ordres du général **BLONDLAT** — la Division Marocaine.

LA BELGIQUE

LA GRANDE DUNE

28 Janvier 1915.

Mais avant même qu'elle soit au complet, une première séparation lui est imposée. La 2e brigade part le 11 novembre pour aller en Belgique.
La lutte est âpre. — C'est la course à la mer et l'ennemi cherche à nous devancer. — Dès le 16 novembre, le 8e zouaves, engagé au nord de Boesingue, reprend dans un geste magnifique, le Bois Triangulaire (bataillon Randier).
Le 28 janvier, le 7e tirailleurs lancé à l'attaque de la Grande Dune, s'en empare (bataillon Saquet). Et si grande est la vaillance de tous à l'assaut, si héroïque, dans la boue glacée des tranchées, la contenance des zouaves et des tirailleurs devant les attaques répétées de l'ennemi, que le corps de

cavalerie (de Mitry) auquel la 2e brigade est momentanément rattachée, ne peut s'empêcher, dans le plus élogieux des ordres, de lui manifester toute son admiration.
Le 10 février, la 2e brigade regagnait le secteur de Sillery, où, avec peut-être moins de gloire mais non moins de succès et de bravoure, la 1re brigade tenait en respect l'ennemi.

LA FERME D'ALGER

Le 4e tirailleurs occupe la ferme d'Alger. C'est le règne de la guerre de mines, de cette terrible guerre souterraine qui semblait la moins faite pour des tirailleurs accoutumés à combattre en pleine lumière, et que néanmoins ils menèrent si brillamment et avec un tel esprit de sacrifice que, de ce coin arrosé de leur sang, le souvenir leur est resté cher comme celui d'une petite Patrie.
Les explosions succédaient aux explosions. Le 30 décembre, l'une d'elles, plus violente que les autres, engloutit une moitié de la compagnie **JEAN**, et sur les décombres qui avaient enseveli leurs camarades, les tirailleurs survivants trouvent assez de ressort et d'énergie pour repousser à la baïonnette l'ennemi, qui avait l'audace de les attaquer.
Le lieutenant-colonel **DAUGAN**, commandant le régiment, est blessé d'une balle au front.

BOIS DES ZOUAVES

22 Décembre.

Le 4e tirailleurs ne se contente pas de tenir l'ennemi en respect ; le 22 décembre, il l'attaque jusque dans ses propres retranchements du bois des Zouaves (bataillon Cot), et cette diversion permet à son voisin, le régiment de Légion, d'avancer ses lignes de plus de 1.500 mètres au nord de Prunay.

MARS-AVRIL 1915

Toute la Division est maintenant regroupée. Elle vient de recevoir une nouvelle compagnie du génie, compagnie 5/15 territoriale, capitaine **LETHEUX**. Elle tient le vaste secteur qui s'étend entre les Marquises et la Croix de la Pompelle. Vainement le 1er mars, devant la ferme d'Alger et le saillant de Beine, l'ennemi renouvelle ses assauts. il ne peut rien contre la Division qui, consciente de sa force, attend avec impatience l'heure où elle pourra donner sa mesure. Elle s'est aguerrie ; elle a amalgamé ses éléments nouveaux ; entre zouaves, tirailleurs, légionnaires, artilleurs, dont les origines sont disparates comme les numéros, mais que réunissent déjà un égal passé de gloire et la même ardeur guerrière, est née la camaraderie la plus vraie, l'affection la plus sincère. Un véritable « esprit de Division » s'est formé, à qui la Victoire va apporter la plus haute des consécrations.

EN ARTOIS

LE 9 MAI LA COTE 140[1]

Le 25 avril 1915, la Division est enlevée de Champagne par chemin de fer pour une destination inconnue : les Dardanelles, l'Yser, l'Alsace ? Que ne disait-on ? On pressentait quelque chose de

1 Les pages relatives aux 9 mai, 16 juin et 25 septembre 1915 sont un résumé de récits fait par le capitaine Chevallier, capitaine breveté à l'E. M. de la Division, où il a rendu les plus grands services pendant plus de trois ans.

grave, mais on était heureux, on quittait les tranchées, pour toujours pensait-on, et dans tous les trains ce n'étaient que rires et chants.
Les trains débarquèrent la Division près de Saint-Pol en Artois, qui était la première destination ; la deuxième, c'était la cote 140 à atteindre le 9 mai.
La Division Marocaine était rattachée au 33e corps que commandait le général **PÉTAIN**. Jamais préparation d'attaque ne fut entreprise avec si joyeuse ardeur. Il fallait creuser des boyaux, des bataillons entiers y travaillaient ; on créait à la hâte des sapes de départ, des abris de commandement, des postes de secours ; en huit jours on mettait sur pied des équipes de pionniers, des signaleurs ; on organisait les liaisons, les approvisionnements, les évacuations. Que ne fait-on avec du cœur et de la confiance ? Or, ni l'un ni l'autre ne manquaient : « Mes hommes partiront sans sacs, pour mieux courir », disait le colonel **PEIN** ; (si leurs vêtements les gênaient, ils iraient tout nus, mais ils sauteront sur la cote 140).
Le 9 mai, 6 heures. Le canon commence à faire entendre sa voix ; elle croît, elle s'enfle, c'est un déchaînement qui durera jusqu'à 10 heures, interrompu seulement quelques minutes avant l'assaut comme pour reprendre haleine.
10 heures. Des tranchées, la ligne bondit littéralement, elle surgit au son de la charge ; à droite, successivement les bataillons **NOIRÉ, MULLER, GAUBERT,** du régiment **COT**, à gauche les bataillons **JACQUOT, TOULET** et **Des GARNIERS**, du régiment **DEMETZ**.
C'est la ruée ! La lutte d'homme à homme, car le canon n'a pas fait ce qu'il fait de nos jours ; l'ennemi n'est pas détruit, les balles sifflent de tous côtés, les mitrailleuses crépitent de rage.
Déjà, à la Légion, les commandants **NOIRÉ, MULLER** et **GAUBERT** sont tués et les capitaines **LEHAGRE, BOUTIN, JOURDEUIL, OSMONT** et tant d'autres, au 7e tirailleurs, le commandant **JACQUOT**, les capitaines **RIGAULT, GUÉRIN, GRESLE**. Le lieutenant-colonel **COT**, commandant la Légion, est blessé.
Mais qu'importe ! nos hommes ont un but : la cote 140, ils iront. Vieux légionnaires qui trouvent le champ libre à leur traditionnelle ardeur, volontaires tchèques, suisses, belges, grecs, polonais qui ont arboré le drapeau national, et qui réalisent enfin le rêve qui les a guidés jusqu'à nous ; tirailleurs, pareils à une meute découplée, tous se donnent avec le même entrain ; ils franchissent les fils de fer, encore intacts en certains endroits, courent aux deuxièmes lignes, laissant des grappes devant les mitrailleuses qui résistent. La vague passe ; derrière elle, les nettoyeurs de tranchée jouent du couteau, du revolver, de la grenade.
C'est le carnage au milieu duquel, tout à son ministère on voit l'un des aumôniers, l'abbé **GAS**, courir, bénissant les vivants et absolvant les mourants, sans remarquer les nettoyeurs qui le suivent, comme s'ils attendaient que l'absolution ait couvert les Allemands qu'ils vont occire.
Il semble qu'alors, comme dans une des farandoles d'Arles, où les danseurs entraînent dans leur mouvement toute une suite emballée, la ruée de l'avant attire jusqu'aux éléments les plus éloignés de la Division.
Les commandants de division et de brigade se sont portés en avant, les bataillons de réserve hâtent leur mouvement, les reconnaissances d'artillerie s'élancent bientôt, suivies des batteries du groupe **TERRIAL** d'abord, du groupe **CHANSON** ensuite, étonnées et joyeuses de retrouver le grand air après plusieurs mois de stagnation ; les T. C., les échelons se mettent en branle. On sent que la Victoire nous tend les bras.
En vain l'ennemi résiste, en vain les feux croisés des mitrailleuses de Neuville-Saint-Vaast, de la Folie, de Souchez creusent dans nos rangs de sanglants sillons, les réserves les bouchent, et irrésistiblement le flot monte le long des pentes de la cote 140 ; il balaie tous les obstacles, il arrive au sommet. Il est 11 heures 30. L'objectif est atteint.
Une patrouille de tirailleurs, commandée par le sergent **BOUZIANE**, poursuit l'ennemi jusque dans Givenchy.

Mais l'exaltation de la lutte, 4 kilomètres 500franchis en 1 heure 30, ont mis nos hommes à bout de force physique ; sur la crête toutes les unités sont mélangées ; au premier rang, le colonel **CROS**, commandant la 2e brigade, le lieutenant-colonel **DEMETZ**, commandant le 7e tirailleurs dirigent la lutte de tous les éléments regroupés, mais les pertes sont lourdes ; le colonel **PEIN**, entr'autres, est tombé mortellement frappé en menant personnellement sa brigade à l'attaque. Aussi lorsque l'ennemi appuyé par l'artillerie qu'il a pu amener derrière le bois de la Folie, contre-attaque dans l'après-midi, nous sommes obligés, sous sa poussée, de nous reporter quelques centaines de mètres en arrière de la cote 140.
Les zouaves du lieutenant-colonel **MODELON**, qui arrivent entre 15 et 17 heures, le 4e tirailleurs, sous les ordres du lieutenant-colonel **DAUGAN**, qui rejoint à la tombée de la nuit, ne peuvent que relever les unités de tête épuisées. En vain, le 10, tentent-ils d'obtenir un deuxième succès, l'ennemi a réussi à se rétablir, et de nouveaux deuils frappent la Division. Le commandant **TOUPNOT**, du 4e tirailleurs, est grièvement blessé ; le colonel **CROS**, commandant la 2e brigade, le brave des braves, est tué au milieu de ses hommes, et l'aumônier divisionnaire, l'abbé **DUBREUIL**, qui avait atteint la cote 140 avec les premiers éléments, y était tombé sans qu'il fût possible de ramener son corps.
Mais, bien que la fin de la journée n'ait pas répondu aux vastes espoirs du matin, le 9 mai n'en reste pas moins une des pages les plus glorieuses de la Division, que chacun connaît chez nous, et dont il parle avec un souvenir ému. C'est une date que nous avons soulignée du sang de nombreux camarades, mais c'est la date aussi de la première offensive, où le Boche ait mordu la poussière. C'est pourquoi deux fois déjà, nous en avons fêté l'anniversaire, en la consacrant « Fête de la Division ».

LE 16 JUIN

A peine quelques jours de repos dans la région de Tinques-Chelers, et le 26 mai la Division Marocaine est ramenée dans les tranchées au Sud de Souchez. Des renforts sont arrivés, un peu jeunes peut-être, mais à qui on montrera sur place ce qu'ils ont à faire car la Division va être appelée à donner sa mesure. Elle a pour objectif la cote 119. A sa gauche, la 77e division doit attaquer Souchez, à sa droite, le 9e corps, la cote 140.
L'assaut est fixé à 12 heures 15, le 16 juin. Cette fois, ce sont les zouaves du 8e, lieutenant-colonel **MODELON**, et les tirailleurs du 4e, lieutenant-colonel **DAUGAN**, qui vont mener la danse.
Au 4e tirailleurs, on observe, pour pouvoir s'orienter plus vite au débouché, les brèches que fait notre artillerie. Malgré un bombardement terrible de l'ennemi qui sent venir l'attaque, un officier est là debout sur la tranchée : c'est le lieutenant **RAICHLEN**, il est blessé ; un autre le remplace aussitôt, c'est le sous-lieutenant **BORDET**, il reprend l'observation, puis tombe également, alors un troisième, sans autre ordre, tout simplement, se sachant condamné à son tour, le sous-lieutenant **PIMONT**, lui succède ; il tombe aussi victime du plus sublime dévouement.
Enfin l'heure approche, et si grande est l'impatience des hommes, qu'ils ont bondi sans l'attendre, courant à nos propres obus.
Le flot déferle dans le ravin de Souchez, le submerge, remonte la pente abrupte de 119 ; il franchit tout, sauf un écueil qu'il contourne, le bois des Ecouloirs, et enfin atteint son objectif.
Mais à droite et à gauche, pour diverses raisons, les divisions voisines n'ont pu se maintenir à notre hauteur. Sur le flanc gauche du 4e tirailleurs, Souchez forme un bastion qui nous prend d'enfilade, puis à revers ; le bataillon **AUBERTIN** est obligé d'y faire face, tandis que le 8e zouaves fait face à Neuville-Saint-Waast, et la Division s'immobilise, traçant comme un énorme doigt de gant de 2.500 mètres de pourtour.

Contre ce coin qui pénètre dans ses lignes, la réaction de l'ennemi ne tarde pas à devenir violente ; il lance une série de contre-attaques qui viennent se briser contre nos feux. A 20 heures, l'une d'elles, plus violente, débouche d'un chemin creux contre la gauche des zouaves ; un de nos aumôniers, l'abbé **BACHERÉ**, se lance en avant, son bâton d'une main, son bonnet de police de l'autre, en criant : « Je ne peux pas verser le sang, mais j'ai ma canne, en avant ! ». Derrière lui un groupe de zouaves électrisés, se lancent à la charge ; l'ennemi fuit en désordre.
Le jour tombe. Il faut tenir. Demain peut-être nos voisins pourront s'avancer. Le 7e tirailleurs et la Légion renforcent le 8e zouaves et le 4e tirailleurs ; personne ne lâchera ce qui a été si chèrement acquis par la mort de chefs tels que le commandant **BOIZOT** et les capitaines **JEAN, EVRARD, LONGÉ**, du 4e tirailleurs, **BOUÉ**, du 8e zouaves, **WETTERSTROM**, de la Légion, et combien d'autres.
Le bombardement est tel que l'on est obligé de relever les unités de la Division Marocaine ; à leur place, le groupe de chasseurs du colonel **LAIGNELOT**, avec des fractions de divers régiments, s'engouffrent dans l'immense poche où sans cesse tombent les obus venant de la Folie, du bois de Givenchy, de Neuville-Saint-Waast. Quelle relève ! Pour aboutir à nos nouvelles positions, il faut traverser le ravin profond de Souchez que balaient sans arrêt les mitrailleuses de Souchez et du bois des Ecouloirs ; un boyau le traverse, le boyau international, mais battu sans répit par le 210, il est comblé au fur et à mesure que le rétablissent nos sapeurs de la 19/2 et de la 5/15 territoriale.
Le 21, le bombardement augmente ; le 22, à 2 heures du matin, l'ennemi déclenche une violente attaque menée par une division entière, et que grâce à nos feux de mitrailleuses, grâce aussi aux barrages de notre vaillante artillerie, qui pendant cinq jours, luttant contre la fatigue, le sommeil, le bombardement, les pièces qui sautent, a fourni un effort admirable, on a pu un instant croire repoussée.
Mais à la base de la poche, l'ennemi s'est infiltré et menace de couper toute communication entre l'avant et l'arrière, il faut parer au plus vite à cette infiltration qui peut donner naissance à un désastre. La situation est critique ; alors on fait appel aux zouaves. Ils sont à peine relevés, ils viennent d'arriver à l'arrière, mais il y a des camarades à dégager, les zouaves repartent, le colonel **MODELON** en tête : « Allons ! c'est bon, on y va ! » Deux compagnies suffiront ; point n'est besoin de longue préparation ; quelques 58 tirés par notre batterie de tranchée, batterie Meaux, et les zouaves bondissent, atteignent le parapet de la tranchée ennemie et jouent de la fourchette. C'est 300 cadavres boches qui paient le déplacement.
Le lieutenant-colonel **MODELON** vient rendre compte au général **BLONDLAT**, qui lui demande : « Avez-vous fait des prisonniers ? — Non mon général, répond le colonel, nous n'avons pas fait de prisonniers, mais voici les casques », et il désigne les trophées que rapportent les deux compagnies.
Les camarades étaient sauvés ; on pouvait évacuer la poche la nuit suivante. Les zouaves du 8e venaient d'ajouter à leur histoire et à celle de la Division Marocaine, un fait d'armes dont à juste titre ils tirent le plus légitime orgueil. On raconte qu'un de nos artilleurs de tranchée, spectateur de l'opération, empoigna un « bleuet » agenouillé près de lui dans une tranchée, et le dressant sur le parapet, lui dit : « Tiens petit ! Regarde comment on fait. »

EN CHAMPAGNE

LE 25 SEPTEMBRE 1915

L'ALSACE

Un accueil triomphal à Montbéliard et à Héricourt, deux mois de vrai repos dans la région de Giromagny, à proximité de l'Alsace reconquise, des jeux, des fêtes, ont vite fait oublier les durs moments d'Artois ; une instruction sagement menée, un dressage des cadres fait avec soin ont reconstitué le merveilleux outil de guerre qu'était la Division ; des cérémonies militaires brillantes, une revue passée par le général **JOFFRE**, le 14 juillet à Bussurel, une autre par le général **LYAUTEY**, une troisième enfin par le Président de la République à Chaux, au cours de laquelle furent remis des drapeaux à nos trois régiments de marche et des palmes à nos quatre drapeaux, ont exalté le moral de la troupe et surexcité sa fierté.
La Division Marocaine, à qui est venu s'adjoindre 2e régiment de marche du 2e Etranger, colonel **LECOMTE-DENIS,** était au point pour reprendre la lutte. C'est maintenant le général **CODET** qui la commande, le général **BLONDLAT** ayant été appelé après les opérations d'Artois au commandement du 2e corps d'armée colonial.

Le 25 Septembre 1915.

Embarquée le 7 septembre à Champagney et Lure, elle débarque deux jours après en Champagne, dans la région de Cuperly-Saint-Etienne-au-Temple et entre immédiatement en secteur.
Placée à la droite du 2e corps d'armée colonial, elle doit le 25 septembre relier au 14e corps l'action de la division **MARCHAND** qui attaque à cheval sur la route de Souain à Navarin.
Le 4e tirailleurs, renforcé des 247e et 248e régiments bretons qui forment groupement sous les ordres du lieutenant-colonel **DAUGAN**, a pour objectif le Massif du Bois-Sabot qu'il va attaquer directement du Sud au Nord, tandis qu'à l'Ouest la mission de la 2e brigade, colonel **d'ANSELME**, consistera à menacer par une conversion à droite la retraite des défenseurs du bois et à donner la main sur la butte de Souain aux troupes du 14e corps.
L'assaut est fixé à 9 heures 15.
Ce n'est plus le soleil de printemps de l'Artois, le ciel est gris, pluvieux, un nuage de fumée noire et jaune rampe près du sol. Les hommes contemplent avidement le bon travail que fait l'artillerie dont certaines batteries ont été hardiment portées en avant jusque dans les ruines du village de Souain et qui est prête à accompagner de ses barrages précis la marche de l'infanterie.
A l'heure dite, Africains et Bretons, les uns entraînant les autres, s'engouffrent dans le labyrinthe du bois Sabot. Le colonel **DUFOUR** a déployé le drapeau du 248e, les commandants **CALMON** et **AUBERTIN** marchent en têtr des tirailleurs.
Le bois Sabot ! C'est bien la forteresse que l'on avait présumée. Des abris profonds ont permis aux défenseurs de supporter sans trop de mal notre bombardement. Les Boches sortent à notre approche et si les premiers rencontrés sont submergés, d'autres plus loin ont le temps de se ressaisir et de sauter sur leurs armes ; les mitrailleuses crépitent de tous côtés, des mines préparées sautent, et une série d'actions locales s'engagent dont certaines, vraiment sublimes, resteront inconnues à jamais.
D'un blockhaus de mitrailleuses partent des feux violents ; à la tête d'une petite troupe, le lieutenant **GRISONI** fonce dessus et ramène 8 officiers et 200 prisonniers valides.
Ahmed BEN SALAH voit son frère tomber à côté de lui, il se baisse, l'embrasse et repart en lui disant : « Sois tranquille, je te vengerai. »

Certaines unités se laissant entraîner par leur élan, poussent jusqu'à la route de Tahure au delà de notre propre barrage. Quoique complètement isolées, elles refusent de reculer ; comme en plein bled, les tirailleurs forment le carte et attendent que les camarades arrivent à leur hauteur.
Enfin le bois Sabot et l'ouvrage de Spandau sont tout entiers entre nos mains ; les nettoyeurs de tranchées, sous l'énergique conduite du sous-lieutenant **GOYÉNETCHE**, réduisent les dernières résistances : c'est un champ de carnage tel qu'on doit se contenter de rejeter les corps dans les boyaux effondrés et de tout combler ensuite.
A gauche du 4e tirailleurs et en même temps que lui, la 2e brigade, aux ordres du colonel **d'ANSELME**, a bondi des tranchées ; les hommes sont partis en chantant. De ce côté, d'ailleurs le terrain d'attaque est moins couvert, la progression se réalise telle qu'elle avait été prévue. Les tirailleurs du lieutenant-colonel **DEMETZ** franchissent d'un bond l'immense glacis qui sépare nos tranchées des tranchées ennemies.
Le bataillon **Des GARNIERS** aperçoit une batterie de 6 pièces en action, il s'élance et l'enlève, mais plus loin, à la lisière d'un bois une autre batterie tire à toute volée : 500 mètres de course folle, les canons sont enlevés, les servants tués, les trois officiers d'un geste théâtral remettent leur épée au capitaine **FOUCHARD**.
Quant aux zouaves du colonel **MODELON**, bataillon **RANDIER**, ils ont atteint sans coup férir le chemin forestier où court le Decauville et qui était leur objectif ; le Decauville aboutit à un dépôt de matériel et ce dépôt est largement pourvu ; on y puise à pleines mains, on charge sur les wagons vivres et outils et tandis que les uns organisent hâtivement la position conquise, les autres se réconfortent avec les conserves, confitures et autres délicatesses réunies là par les Boches.
L'artillerie s'est portée en avant avec son allant habituel et a pris position en plein champ, au pied de la butte de Souain, poussant ses observateurs en liaison intime avec l'infanterie, qu'elle protège pas à pas de ses feux.
Mais le front s'est démesurément étendu, l'Allemand ne va-t-il pas réagir ? Tout est engagé. Alors abandonnant pelles et pioches, les sapeurs des compagnies 19/2 et 5/15 territoriale, reprennent le fusil et en première ligne, se montrent dignes de leurs camarades, zouaves et tirailleurs, en position à côté d'eux.
La nuit tombe, la journée a été bonne, pas trop de camarades à regretter, beaucoup de prisonniers et beaucoup de canons, et l'on s'endort sur le champ de bataille. Au matin un tirailleur ouvrant les yeux, voit ses voisins regarder en riant le traversin sur lequel il appuyait sa tête. C'est le corps d'un Allemand tué ; tranquille il se relève, et repoussant le cadavre du pied, il se contente de dire : « *Inaldin Boche* ! Maudit soit le Boche ! »

28 Septembre 1915.

Le 28 septembre. C'est l'heure du sacrifice. Il est une position qu'il faut enlever à tout prix : la brigade **DELAVAU** s'en chargera.
Les fils de fer sont intacts, les mitrailleuses veillent. Qu'importe. C'est l'ordre, c'est le devoir. Sans regarder derrière eux, les bataillons **AUBERTIN**, du 4e tirailleurs, **BUREL** et **DECLÈVE**, du 1er étranger, par *cinq* fois se ruent à l'assaut. C'est le sacrifice ; les commandants **BUREL** et **DECLÈVE** tombent devant les tranchées allemandes où seuls quelques légionnaires pénètrent sans pouvoir d'ailleurs s'y maintenir.

2 Octobre. - 19 Octobre 1915.

Mais ce n'est pas encore l'heure du repos, une nouvelle attaque est en préparation pour le 6 octobre et la Division Marocaine, saignant encore des blessures d'une lutte récente, doit y prendre part.

Rapidement, elle change de secteur et la 2e brigade, colonel **d'ANSELME**, prend au Nord de Souain le secteur de la tranchée des « Tantes », au Nord du bois n° 28, tandis que la 1re brigade très éprouvée par les combats du 25 au 28 septembre reste en 2e ligne sous les ordres du lieutenant-colonel **DAUGAN**.
Malgré l'élan des tirailleurs au milieu desquels tombe le capitaine **VACHER**, des zouaves, qui perdent là le commandant **CORTADE**, l'attaque déclenchée par le brouillard trouve un ennemi sur ses gardes et ne peut être poussée à fond. Du moins pendant les journées qui vont suivre, le 8e zouaves, cramponné au terrain, va-t-il donner encore la mesure de son dévouement et de son endurance en créant de toutes pièces pendant 15 jours, sous un bombardement terrible, une solide organisation défensive.
C'est au cours de cette période que la Division Marocaine devait perdre le chef de bataillon du génie **CHASTEL**, tué à son poste le 17 octobre.

OISE

VERBERIE
22 Octobre 20 Décembre.

Après avoir fourni cet effort, la Division est enlevée de Champagne et transportée dans l'Oise. Là, à proximité de la forêt de Compiègne, dans les cantonnements aimables de Verberi - Bethisy, Pont-Saint-Maxence, etc., elle prend ses quartiers d'hiver : deux mois de repos et d'instruction où les vides se comblent, où les renforts s'amalgament et les cadres se reconstituent.

AISNE

COEUVRES

Quelques étapes dans des rafales de neige, sur les routes de l'Aisne, un Noël pluvieux et froid dans la région de Coeuvres, Taillefontaine, Saint-Pierre-Aigle, et la Division Marocaine gagne le camp de Crèvecoeur, où deux semaines d'instruction intensive et de dures manœuvres sur les plateaux balayés d'un vent glacial, achevaient sa mise au point, lorsque le 20 février commence à tonner le canon de Verdun.

MAREST-SUR-MATZ
1er Mars - 20 Juin 1916.

Les Allemands faisaient contre nous un puissant effort ; n'allaient-ils pas tenter une nouvelle percée dans la direction de la Capitale qu'ils convoitaient ? A la Division fut confiée la mission de leur barrer, en tenant le secteur de Marest-sur-Matz, la route directe de Paris.
Mais trop absorbés par Verdun qui résiste, les Allemands ne tentèrent rien de ce côté ; le renouveau du printemps, des bois verdoyants et des vergers fleuris, de jolis villages qu'ont épargnés les obus ennemis, Thourotte, Machemont, Chevincourt, Elincourt, Sainte-Marguerite, ce sont les souvenirs et les noms qui nous restent du séjour dans ce secteur si riant, où cependant devant Ribécourt, la Carmoy, Attiche et les Boucaudes, la Division Marocaine faisait bonne garde.

LA SOMME

4 JUILLET 1916

En juin 1916, la Division est transportée dans la Somme, elle doit participer à l'offensive que la 6e armée, en liaison avec les Anglais, va entreprendre le 1er juillet.
Mais cette fois, elle n'est pas engagée en première ligne, elle est destinée à exploiter le succès du 1er corps colonial.
Seule, notre artillerie, dont le lieutenant-colonel **MARTIN** vient de prendre le commandement, prend part à l'attaque des positions de Dompierre avec la 3e division d'infanterie coloniale, et sachant qu'ils ont l'honneur de représenter la Division Marocaine, nos artilleurs (artilleurs de tranchée et artilleurs de campagne) dépensent tant de bravoure, font preuve de tant d'élan dans l'accompagnement de l'infanterie que bien vite ils conquièrent auprès des coloniaux la même confiance absolue que de tous temps nous avions mise en eux.
Le sous-lieutenant **MARTELLI**[1] est agent de liaison auprès du bataillon colonial qu'appuie le groupe **CHANSON**, il monte à l'assaut avec le bataillon. Mais au delà de Dompierre devant la tranchée Brunehilde les fils de fer sont encore à peu près intacts et les étroits passages qui ont pu y être pratiqués sont balayés par le feu incessant des mitrailleuses ; les coloniaux sont arrêtés.
Alors le sous-lieutenant **MARTELLI** se lève, agite son casque et au cri de «En avant la Marocaine ! « s'élance avec son groupe de téléphonistes et de signaleurs dans la tranchée ennemie, où bientôt, électrisée par son exemple, le rejoint la ligne d'infanterie,
Le 3 juillet, Assevillers est conquis par les coloniaux et le régiment de la Légion est poussé en avant.
Le 4, enfin, franchissant à découvert sous une grêle de balles l'immense terrain nu qui sépare Assevillers de Belloy-en-Santerre, les légionnaires dans un élan magnifique se précipitent sur le village ; en deux heures de lutte, ils le conquièrent maison par maison, s'installent à la lisière et opposent un mur in franchissable aux dix contre-attaques, que, pendant toute la nuit, l'ennemi dont les renforts débarquent d'autos à quelques centaines de mètres du village, lance avec furie contre les ruines de Belloy-en-Santerre. 750 prisonniers, plus qu'il ne leur reste de *combattants valides*, tombent entre leurs mains.
C'est certes un des plus beaux faits d'armes dont puisse s'enorgueillir la Légion, qui devait voir tomber sur la Somme deux chefs de bataillon sur trois, les commandants **MOUTET** et **RUELLAND**.

« C'était entre 6 et 7 heures du soir. La 9e, puis la 11e compagnie avaient formé la colonne de droite du 3e bataillon qui avait attaqué la partie Sud de Belloy-en-Santerre.
« A environ 300 mètres du village, prise d'enfilade par un feu terrible de mitrailleuses ennemies dissimulées dans le chemin Estrée-Belloy, la 1re compagnie avait cruellement souffert.
« Tous les officiers et sous-officiers étaient tombés. L'immense prairie aux herbes incultes était couverte de blessés.
« Avec un entrain et un dévouement splendides les éléments encore intacts, sous la conduite des légionnaires les plus audacieux, continuaient la lutte.
« En colonne ou en ligne d'escouades, en rampant, les yeux brillants, le sourire aux lèvres, réconfortant en passant leurs camarades tombés, les hommes de la seconde vague poussaient en avant dans la direction ordonnée.

1 Le sous-lieutenant Martelli devait être grièvement blessé d'une balle le 9 juillet en montant à l'assaut avec les zouaves.

« Couchés dans les hautes herbes, les blessés s'interpellaient, ceux qui pouvaient encore se traîner cherchaient à se grouper, mais quiconque levait la tête était immédiatement fauché.
« Puis sur l'immense champ de bataille s'établit un grand silence que troublait seulement le sifflement des balles et les gémissements des blessés.
« Tout à coup du côté du village, les notes aiguës d'un clairon sonnèrent la charge. On entendit les cris de l'assaut final, l'éclatement mat des grenades, et le crépitement des mitrailleuses redoubla d'intensité. Les survivants du 3e bataillon s'emparaient de Belloy-en-Santerre.
« A ce moment-là, il se passa quelque chose de sublime.
Parmi les blessés et les mourants on entendit soudain un cri vibrant « Ils y sont ! Ils y sont ! Belloy est pris ».
« Au-dessus des herbes, les blessés se soulevèrent. Chacun voulait essayer de voir, essayer par un dernier effort, d'accompagner les camarades plus heureux.
« Puis une clameur immense partie de je ne sais d'où, poussée par des voix affaiblies, mais mâles et triomphantes, domina les tumultes du combat et parcourut le champ de bataille.
« Vive la Légion ! Vive la France ! Vive la France ! C'étaient les légionnaires blessés qui prenaient leur part à la victoire »[1].
Puis, petit à petit, par morceaux, toute la Division est à engagée et si, le 7 juillet, après un nouveau succès, les tirailleurs ne parviennent pas à conserver le fameux boyau du Chancelier, du moins les zouaves peuvent-ils progresser légèrement devant la tranchée de jonction et s'établir solidement à la lisière du Grand Bois.
Le 13 juillet, la Division quittait la Somme, elle y laissait, pour plusieurs jours encore, son artillerie, dont les pertes sévères devaient, s'il en était besoin encore, attester la vaillance ; c'est le capitaine **BLANC** mortellement frappé à son poste d'observation, c'est le lieutenant-colonel **MARTIN**, chef aussi brillant que brave, tombé glorieusement dans le ravin de Flaucourt, unanimement regretté des artilleurs comme des fantassins qui tous connaissaient son inlassable activité et sa charmante humeur.

DU 30 JUILLET 1916
AU AVRIL 1917

RICQUEBOURG
8 Juillet - 25 Octobre 1916.

Un repos de quelques jours à Gournay-sur-Aronde, et la Division Marocaine prenait dans l'Oise le secteur de Ricquebourg. Canny, Roye-sur-Matz, le château et le parc du Plessier, quelques coups de main heureux sur le Plémont, c'est son domaine et son occupation du 30 juillet au 25 octobre.
Le général **DEGOUTTE** a pris le 18 août le commandement de la Division.
La compagnie 19/2, partie du Maroc avec la Division Marocaine au mois d'août 1914, y retourne, relevée par la compagnie 26/2.

1 Récit du capitaine de Tcharner, blessé à l'assaut de Belloy-en-Santerre.

LA SOMME
5 Novembre - 28 Décembre 1916.

Le 5 novembre, après un nouveau et court passage au camp de Crèvecœur, la Division Marocaine revoyait la sucrerie de Dom pierre, le moulin de Becquincourt, Assevillers, Belloy et ce qui restait de son parc et de son cimetière ; mais ces paysages qui jadis lui avaient été familiers, elle ne les reconnaissait plus ; elle les avait connus sous le soleil de juillet, baignant dans les nuages de poussière que laissaient derrière eux les lourds convois d'autos et elle ne retrouvait que de la boue…
De cette boue de la Somme, on se souviendra longtemps à la Division Marocaine ; elle est restée légendaire. Il fallait deux heures pour faire un kilomètre, des hommes s'enlisaient, et les jours de relève, des corvées de sauvetage étaient nécessaires pour retirer du « ravin de la Mort » les camarades que leurs forces avaient trahi en chemin et qui, enfoncés jusqu'à la ceinture, pieds nus, attendaient stoïquement le secours d'une main amie et d'un bras vigoureux.
Et dans cette boue épaisse et gluante; sous un bombardement parfois sévère, il fallait créer des boyaux et des tranchées, porter des bombes de cinquante kilos, constituer des dépôts de toutes sortes, monter de toutes pièces une attaque qui, par comble de malheur ne serait pas déclenchée. Ah ! certes, jamais provision d'énergie et de bonne humeur ne fût si nécessaire à la Division Marocaine qu'en ce rude hiver. Heureusement elle n'en manquait point.

LE CAMP DE CREVECOEUR
27 Janvier 1917.

Mais telle était sa fatigue au sortir des cantonnements inhospitaliers de Chuignolles, de Proyart, du camp 102, que le nouveau séjour qu'elle fit dans le camp de Crèvecœur, partie Sud cette fois, lui sembla presque agréable !

SECTEUR DE PIENNES
28 Janvier 9 Février 1917.

Le 28 janvier, la Division est transportée dans la région Est de Montdidier, secteur de Piennes. Il fait terriblement froid ; on travaille néanmoins avec ardeur, une grosse attaque est en préparation sur Roye, Lassigny, où la Division Marocaine est appelée à jouer le rôle de division d'exploitation tactique.

MARCHE SUR HAM-SAINT-QUENTIN
16-26 Mars 1917.

Mais l'ennemi refuse le combat, il se retire sur la position Hindenburg.
Derrière le 10^{e} corps nous suivons sa retraite et nous pouvons à loisir contempler ses méfaits, et certes le spectacle des villages incendiés, des maisons défoncées à coups de bélier, des tombeaux profanés, des vergers saccagés, les récits lamentables des malheureux habitants délivrés sont bien faits pour accroître chez nous la haine du Boche abhorré. Quelle meilleure préparation morale pouvait-on rêver à la nouvelle attaque qui nous était encore réservée ?
Plus favorisés d'ailleurs que leurs camarades fantassins, nos artilleurs et nos cavaliers marchent avec les unités de tête du 10^{e} corps d'armée ; premiers soldats français foulant le sol reconquis, nos

escadrons du 5e chasseurs d'Afrique galopent sur leurs petits barbes à travers la campagne de Ham, recevant des habitants un accueil enthousiaste.

EN CHAMPAGNE

17 AVRIL 1917

MONT SANS NOM
AUBERIVE
MORONVILLIERS

Le 2 avril, la Division est embarquée pour la Champagne où, tandis que devait être menée sur l'Aisne, l'offensive principale, la IV° Armée avait pour mission de s'emparer des hauteurs de Moronvillers. La Division Marocaine est placée presqu'à l'extrême droite du dispositif de l'armée ; elle doit attaquer sur la rive gauche de la Suippe, le Mont Sans Nom et le fameux saillant d'Auberive, contre lesquels se sont brisés tous nos assauts antérieurs.
Les deux brigades sont accolées, brigade **DEMETZ** à droite, brigade **SCHUHLER** à gauche, appuyées par l'artillerie divisionnaire, colonel **MALOIGNE**, lieutenant-colonel **STRICKLER**.
Les quatre régiments sont en ligne ; de l'Ouest à l'Est, le 8e zouaves, lieutenant-colonel **LAGARDE** ; le 7e tirailleurs, lieutenant-colonel **SCHULTZ** ; le 4e tirailleurs, lieutenant-colonel **AUBERTIN** ; la Légion, lieutenant-colonel **DURIEZ**.
Après une préparation d'artillerie qui dure sept jours, mais que gêne le mauvais temps, l'assaut est donné le 17 avril, à 4 heures 45.
Il fait encore nuit et il neige.
Néanmoins en petites colonnes, dans un ordre parfait, les zouaves, qu'entraîne leur lieutenant-colonel, franchissent le terrain bouleversé qui sépare nos lignes des lignes ennemies ; ils gravissent la côte 181, traversent les abris d'Hexenweg encore remplis d'Allemands, et à 7 heures, atteignent le sommet du Mont Sans Nom, qui leur avait été assigné comme objectif.
Les artilleurs suivent le mouvement ; quelques heures après l'attaque, le commandant **BASTIDE** va lui-même, aux applaudissements des zouaves, reconnaître à cheval les emplacements avancés qu'il doit faire occuper à ses batteries.
A droite des zouaves, les tirailleurs des 7e et 4e sont arrêtés, presqu'à leur sortie des tranchées par le feu des mitrailleuses intactes. Mais ils ne se laissent pas rebuter. Au prix d'un effort héroïque, au prix de la mort de ses trois chefs de bataillon, les commandants **AUZOUY, BARNAY, MORIN,** le 7e tirailleurs sous l'énergique commandement du lieutenant-colonel **SCHULTZ**, parvient à vaincre la résistance de l'ennemi et à s'aligner sur le 8e zouaves, dans la tranchée de Bethmann-Holweg.
Au 4e tirailleurs, où le commandant **DAUZIER** est tombé dès le début, il faut des moyens nouveaux pour écraser le Bois Allongé qui nous tient en échec. Le lieutenant-colonel **AUBERTIN** y pourvoit. Vite on amène du 58, la batterie du capitaine **MOREL**, et l'on passe.
Plus à l'est, le bataillon **de SAMPIGNY** de la Légion est arrêté lui aussi, dès son débouché, il appelle à son aide le bataillon **DEVILLE**, et alors dans le lacis compliqué du bois des Bouleaux s'engagent des combats à la grenade qui vont durer toute la journée. Les corps vus enlacés dans les tranchées font foi de l'âpreté de la lutte, comme aussi le chiffre restreint des prisonniers ramenés à l'arrière, le nombre de cadavres trouvés dans les abris et aussi, hélas ! les pertes lourdes et glorieuses subies par les deux bataillons. Le lieutenant-colonel **DURIEZ**, commandant la Légion,

est tombé un des premiers, mortellement atteint ; le médecin-major **AZAM**, médecin chef du régiment, est blessé, c'est sa quatrième blessure.
La nuit tombe sans que le résultat cherché soit atteint ; la bataille n'est pas finie.
Le 18 avril, au petit jour, l'ennemi se lance sur la 2e brigade, et réussit d'abord à s'infiltrer à la soudure des zouaves et des tirailleurs, mais une vive contre-attaque lui fait perdre bientôt le bénéfice de sa passagère victoire ; passant à son tour à l'attaque, le 8e zouaves chasse l'adversaire jusqu'au bois N. 50.
De son côté, le 4e tirailleurs s'empare de plusieurs petits bois pendant que la Légion, par une lutte âpre et sanglante, continue à progresser à la grenade dans les boyaux du golfe d'Auberive.
Le 19 avril, la lutte reprend de plus belle. A 6 heures, les Allemands déclenchent sur la ligne tenue par le 8e zouaves (bataillon Durand), une forte attaque menée par les 100e et 101e saxons en entier. Les zouaves qui perdent là le capitaine adjudant-major **ROLLET**, reçoivent, debout sur la tranchée, les assaillants que n'a pu arrêter notre tir de barrage, les poursuivent dans leurs propres lignes, et, s'installant à leur place, leur capturent une nouvelle batterie.
Pendant ce temps le 4e tirailleurs, bataillon **MÉNÉTRIER**, par une action habilement montée et rapidement conduite, s'empare du bois Noir.
Et à droite, le bataillon de Légion **DEVILLE**, avec un effectif réduit à 275 hommes, malgré deux nuits sans sommeil, et deux jours de lutte acharnée, poursuit inlassablement la tâche qui lui est assignée, et vers le soir, trouvant enfin dans le succès la récompense de sa ténacité, pénètre dans le village d'Auberive et dans le fortin Sud de Vaudesincourt.
Le lendemain 21, aidé d'une batterie de 58 T., — encore la batterie **MOREL**, la fidèle et vaillante compagne de notre infanterie — la Légion saute dans le grand boyau et le nettoie, achevant ainsi de réaliser cet exploit unique d'avoir pu, en quatre jours, conquérir à la grenade 7 kilomètres de boyaux.
Cependant devant le front du 7e tirailleurs une batterie ennemie est signalée ; les effectifs du 7e sont bien appauvris, les cadres réduits à rien ; mais il reste encore à moitié intacte — la compagnie hors rang du régiment. Alors prenant à peine le temps de se concerter, signaleurs, téléphonistes, agents de liaison sautent sur leurs armes, et d'un bond, le capitaine **BAILLAT**, adjoint au colonel, en tête, envahissent la batterie, tuent les servants, prennent six canons et s'installent sur place.
Pendant cette lutte pied à pied, l'artillerie, qui restera a encore plus d'un mois sur ses positions après le départ de la Division, soumise à des bombardements incessants, subissant des pertes sérieuses, l'artillerie de la Division Marocaine veille sans cesse, secondant l'infanterie avec une vigilance, une ténacité inlassables.
Ainsi après quatre jours et quatre nuits de combats incessants, malgré la résistance acharnée de l'adversaire, le plus brave que nous ayons jamais rencontré, et qui, non content de résister avec acharnement, quatre fois en trois jours contre-attaqua, la Division Marocaine avait réussi à s'établir sur la ligne qui lui avait été fixée.
Ses pertes étaient sévères, mais 7 kilomètres carrés de terrain arrachés à l'ennemi, plus de 1.000 prisonniers et 15 canons capturés, un butin important et encore un peu de gloire, étaient sa récompense.

CHAMPIGNEULLES — CHAMPAGNE
Mai 1917

Mai se passe dans les jeux et les fêtes, au sud de la Marne, à Champigneulles et Vouzy.

BERRY-AU-BAC
6 Juin-7 Juillet 1997.

Puis brusquement, de la région de Cuperly-Vadenay où elle s'était rendue par étapes, la Division est enlevée en autos. Pendant un grand mois, elle occupe le secteur situé entre Aisne et Miette, que dominent les cratères blancs de la cote 108 et dont les ruines du Choléra et de Berry-au-Bac sont le principal charme.

RAMERUPT

Elle est transportée ensuite dans la vallée de l'Aube, à Ramerupt, où elle se prépare aux nouvelles batailles, qu'elle prévoit prochaines et qu'elle pressent devoir être infailliblement de nouvelles victoires.
L'artillerie divisionnaire, dont un des groupes, le groupe colonial, est remplacé par le 5e groupe d'artillerie de campagne d'Afrique, prend le nom de ce dernier, devient 5e groupe d'Afrique, toujours sous les ordres du lieutenant-colonel **STRICKLER**

VERDUN

20 AOÛT 1917

De la Somme à la Champagne, de l'Artois à l'Alsace, de l'Oise à l'Aisne, à peu près sur tout le front français, la Division Marocaine avait fièrement promené son fanion rouge et blanc, chargé d'un croissant, mais un nom manquait à sa gloire : Verdun.
Pour que la Division ait désormais le droit d'inscrire sur ses drapeaux ce nom déjà illustre, on lui demanda de l'illustrer encore par une nouvelle victoire.
Et certes la tâche qui lui fut confiée le 20 août n'était pas de petite importance ; il s'agissait de s'emparer des organisations formidables que l'ennemi avait accumulées contre la rive gauche de la Meuse : Cumières et le bois des Caurettes, le bois de Cumières avec le col de Forges, le bois des Corbeaux avec son mystérieux tunnel.
Mais jamais préparation ne fut aussi complète ; l'état-major avait précédé d'un mois dans le secteur les troupes qui purent ainsi n'y arriver que quelques jours avant l'attaque ; avec un soin méticuleux le colonel **MITTELHAUSSER**, commandant la 1re brigade et le colonel **SCHUHLER**, commandant la 2e brigade, avaient réglé dans ses moindres détails l'engagement de leurs régiments ; le travail d'artillerie fut si parfait que la tâche de l'infanterie fut de son propre aveu « trop facile ».
Aussi, la bataille fut brève : 4 heures 40 l'assaut, Cumières dépassé, le bois des Caurettes enlevé, un temps d'arrêt, pour souffler ; la lisière du bois des Corbeaux et de Cumières atteinte, et l'on s'arrête de nouveau pour s'aligner ; un dernier bond et avant 9 heures, ayant, avec une ponctualité digne d'une manœuvre du temps de paix, exécuté l'horaire prévu, nos quatre régiments s'établissent sur la rive Sud du ruisseau de Forges, à la place exacte qui, sur les plans, leur a été marquée comme objectif final.
Ce n'est pas que le Boche n'ait essayé de s'opposer à leur marche victorieuse. Sur l'axe d'attaque du 7e tirailleurs en particulier, que jalonnait le tunnel des Corbeaux, l'ennemi a été dépassé, mais ne s'est pas rendu.
A toutes les issues, à tous les trous d'aération de l'immense caserne souterraine, bien munie de grenades et de V. B., zouaves et tirailleurs sont obligés de faire bonne garde et ce n'est que le

lendemain que le tunnel de Gallwitz (ainsi l'ont dénommé les Allemands) déversera entre les mains du bataillon **de SAINT-LÉGER** sa garnison de 1100 hommes avec un colonel, ses trois chefs de bataillon, tout son état-major, jusqu'à l'officier d'approvisionnement de son régiment.
Jusqu'ici la besogne a été trop aisée, la Division Marocaine ne s'en tiendra pas là. Tandis qu'à gauche le 7e tirailleurs va chercher au delà de la vallée Jacques la liaison avec la 33e division et que le caporal **BELMEHAL** avec son escouade encloue les quatre pièces d'une batterie, le 8e zouaves pousse plus loin ses reconnaissances offensives. Le sous-lieutenant **BOISSET** commande l'une d'elles, et vraiment pour débuter il n'est pas heureux ; tous les emplacements de batterie qu'il visite ont été évacués par l'ennemi. Il y a pourtant encore des batteries occupées, il y en a même qui, en ce moment, tirent à toute volée et font barrage devant notre nouvelle ligne ; mais elles sont situées bien loin, à la lisière du bois de Forges, au delà du ruisseau. Qu'importe ! Il ne sera pas dit que le 8e zouaves seul n'aura pas de canons à son actif ! Et la vaillante petite troupe franchissant notre propre barrage, et renouvelant sans le savoir l'exploit de Palestro, se jette à l'eau pour passer le ruisseau de Forges ; malgré le feu de mousqueterie qui l'accueille, elle se précipite sur les batteries en action, tue les servants, fait sauter 10 canons et revient au bout de trois heures, ramenant ses blessés.
Pour ne point rester en retard sur ses voisins, le 4e tirailleurs pousse ses détachements offensifs jusqu'au village de Forges, dont il nettoie les premières maisons.
Enfin à la droite de notre front le régiment de la Légion, sous les ordres du lieutenant-colonel **ROLLET**, non content de son premier succès, de Cumières enlevé, du col de Forges dépassé, entreprend sur l'heure une opération qui n'avait été envisagée que pour une date ultérieure.
Par un combat vivement mené et exécuté comme une manœuvre, le bataillon **DE VILLE** s'empare de l'ouvrage 265 sur la côte de l'Oie, puis soutenu par deux compagnies du 4e tirailleurs, il reprend l'attaque le 21 au matin, à 15 heures pénètre dans Regniéville, le dépasse, s'installe solidement dans les vergers au Nord du village et patrouille jusqu'à la voie ferrée qui longe la Meuse.
Plus de 2.200 prisonniers de 7 régiments différents, 41 canons pris ou détruits, 48 mitrailleuses, autant de minenwerfer représentaient le butin fait par la Division Marocaine en ces 48 heures.
En outre, plus de 6 kilomètres carrés de terrain et deux villages avaient été arrachés aux mains de l'ennemi.
La Division Marocaine avait maintenant le droit d'inscrire sur son fanion le nom illustre de Verdun et la date du 20 août, dans les pages de son histoire, pouvait être marquée en lettres d'or, à côté des dates glorieuses du 9 mai, du 16 juin, du 25 septembre, du 4 juillet, du 17 avril.
Les pertes étaient légères ; grâce d'ailleurs à la parfaite organisation des évacuations qu'une fois de plus avait su réaliser notre médecin divisionnaire, le docteur **SPILLMANN**, grâce au zélé de nos brancardiers qui depuis plus de trois ans relèvent sur tous les champs de bataille et soignent avec le même dévouement fraternel leurs camarades fantassins, en moins de trois heures la plupart des blessés étaient hospitalisés dans nos ambulances, la 9/9 et la 19/9.
Malheureusement la Division laissait dans les Hauts-de-Meuse une figure connue, celle de l'abbé **BACHERÉ**, aumônier des zouaves, mort au champ d'honneur le 30 août.

CAMP DE BOIS-L'ÉVÊQUE.
8 Septembre - 1er Octobre 1997

Puis la Division est enlevée de Verdun et après un trop court passage dans la région de Vaucouleurs transportée au camp de Bois-L'Évêque.
A sa tête, le général **DAUGAN** a remplacé le général **DEGOUTTE**, appelé au commandement d'un corps d'armée.

De Bois-L'Évêque, malgré les jeux et les fêtes qui s'y donnèrent, le souvenir en serait resté celui d'un séjour un peu triste et sévère, si la journée du 27 septembre n'en avait totalement fait oublier la sévérité et la solitude.
Cette journée mémorable marque la consécration de la récente victoire de Verdun et de tous les exploits passés de la Division. Le général **PÉTAIN**, commandant en chef, en présence du général **GÉRARD**, commandant l'armée, passe en revue les troupes de la Division Marocaine et dans l'éclat des fanfares, sous le bourdonnement d'une nuée d'avions faisant au-dessus de nos têtes comme un ciel d'apothéose, il remet solennellement au drapeau de la Légion la Croix de la Légion d'honneur ; au 8e zouaves, avec une nouvelle palme, la fourragère aux couleurs de la Médaille militaire ; aux 4e et 7e tirailleurs, une troisième palme ; à l'artillerie, la fourragère verte et rouge ; aux compagnies du génie, la 19/52 et la 26/2, une première palme.
Enfin, honneur insigne, trois caporaux de la Légion reçoivent la Croix de la Légion d'honneur.

Telle est l'histoire de la Division Marocaine au 1er novembre 1917. A juste titre, tirailleurs, zouaves, légionnaires, artilleurs, sapeurs, chasseurs d'Afrique en sont fiers ; ils sont fiers des victoires remportées et des héros tombés dont ils gardent pieusement la mémoire ; ils sont fiers les uns des autres, fiers de leur uniforme kaki et de la fourragère, comme du croissant qui est leur emblème.
Il n'y a pas un coin du front de France où la Division Marocaine n'ait déployé ses drapeaux victorieux, pas une grande offensive qui ait été faite où elle n'ait eu sa part glorieuse, pas un territoire libéré dont elle n'ait racheté de son sang au moins une parcelle. Elle a livré plus de batailles que n'en comptaient les grandes divisions de la grande épopée et les plis de ses fanions ne sont pas assez vastes pour contenir la liste de ses victoires.
Sa devise est « Sans Peur et Sans Pitié. »
Elle est « sans peur » et que craindrait-elle en effet ? Certes, elle s'est trop souvent mesurée à l'ennemi pour méconnaître sa force redoutable, mais elle sait mieux encore sa propre vaillance que soutient et exalte le sentiment de la justesse de notre cause, et contre laquelle l'Allemand est impuissant.
Elle est « sans pitié » pour l'adversaire sans conscience qui a déchaîné la guerre dans le monde et dont elle connaît tous les crimes odieux. Elle a vu, dans les Ardennes, les incendies illuminer les champs, les villages flamber a comme des torches, elle a vu la misère des habitants affolés fuyant l'envahisseur ; à Reims, elle a vu la Cathédrale mutilée ; à Roye, à Champion, à Balafre elle a vu les tombeaux profanés, la terre, la terre même ! saccagée, cette terre sacrée de France, dont les légionnaires dans leurs pays lointains, les tirailleurs dans leur désert d'Afrique, avaient appris à aimer la richesse et la beauté ; elle sait par cœur l'histoire de ses légionnaires tombés à la cote 140 aux mains de l'ennemi, blessés et sans défense, et qui, parce qu'en vrais soldats ils refusaient de répondre à l'interrogatoire qu'on leur voulait faire subir, lâchement furent assassinés.
Volontiers la Division Marocaine fait sienne l'imprécation du tirailleur de Champagne :
« Inaldin Boche » (Maudit soit le Boche ».
Et de sa haine vengeresse, elle est prête à le poursuivre encore « sans peur et sans pitié », jusqu'au jour où elle pourra, dans l'allégresse de la victoire, célébrer sa défaite et sa ruine.

Aux Armées, le 15 Décembre 1917.

****

CITATIONS
A L'ORDRE DE L'ARMÉE

OBTENUES PAR LA

DIVISION MAROCAINE
LES RÉGIMENTS D'INFANTERIE
L'ARTILLERIE ET LES UNITÉS FORMANT CORPS
CITATIONS OBTENUES
PAR LA DIVISION
MAROCAINE

Ordre Général N°11 du 22 Septembre 1914 de la IXe Armée :

Le général commandant la IXe Armée cite à l'ordre de l'armée la 1re Division du Maroc, commandée par le général Humbert, pour la vaillance, l'énergie, la ténacité dont elle a fait preuve aux combats de la Fosse-à-l'Eau le 28 août et dans les journées des 6, 7, 8 et 9 septembre à Montdement, Montgivroux, Saint-Prix.
Les résultats obtenus, comme aussi les pertes cruelles mais glorieuses qu'elle a subies, en témoignent. Tous, zouaves, coloniaux, tirailleurs indigènes ont fait d'une façon admirable leur devoir.

Signé : FOCH.

Ordre Général n° 38 du 10 mai 1915, du Grand Quartier Général :

Le général commandant en chef le Groupe des Armées de l'Est cite à l'ordre des armées le 33e corps d'armée, comprenant les 70e, 77e divisions et la Division Marocaine pour avoir, sous la conduite énergique de son chef, le général Pétain, fait preuve, au cours de son attaque du 9 mai, d'une vigueur et d'un entrain remarquables, qui lui ont permis de gagner d'une haleine plus de trois kilomètres, de prendre à l'ennemi 25 mitrailleuses, 6 canons et de faire 2.000 prisonniers.

Signé : JOFFRE.

Ordre Général nº 1, du 25 Octobre 1915 du Groupe des Armées du Centre :

Le général de Castelnau, commandant le groupe des Armées du Centre, cite à l'ordre des armées : le 2e corps d'armée colonial, qui, comprenant les 10e et 15e divisions coloniales et la division métropolitaine du Maroc, a, le 25 septembre, sous l'impulsion énergique du général Blondlat, enlevé dans un vigoureux assaut la première position ennemie puissamment organisée et, par certains de ses éléments (division Marchand) atteint d'un seul bond la deuxième position allemande. A complété son succès dans la journée du 26, rejetant partout l'ennemi au delà de sa deuxième position, faisant plus de 4.000 prisonniers, enlevant 25 canons, 60 mitrailleuses et recueillant un butin considérable.

Signé : DE CASTELNAU,

CITATIONS
A L'ORDRE DE L'ARMÉE
OBTENUES
PAR LE RÉGIMENT DE MARCHE
DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE

(FUSION DES 2e ET 3e RÉGIMENTS DE MARCHE DU 1er ÉTRANGER, 2e RÉGIMENT DE MARCHE DU 2e ÉTRANGER ET QUELQUES ISOLÉS du 4e RÉGIMENT DE MARCHE 1er ÉTRANGER (RÉGIMENT GARIBALDIEN)

2e RÉGIMENT DE MARCHE
DU 1er ÉTRANGER

Ordre Général N° 102 du 8 Septembre 1915, de la Xe Armée :

Chargé, le 9 mai, sous les ordres du lieutenant-colonel Cot, d'enlever à la baïonnette une position allemande très fortement retranchée, s'est élancé à l'attaque, officiers en tête, avec un entrain superbe, gagnant d'un seul bond plusieurs kilomètres de terrain malgré une très vive résistance de l'ennemi et le feu violent de ses mitrailleuses.

Ordre Général N° 478 du 30 Janvier 1916, de la IVe Armée :

Le 25 septembre 1995, s'est élancé à l'assaut des positions ennemies avec un entrain et un élan superbes, faisant de nombreux prisonniers et s'emparant de plusieurs mitrailleuses.

RÉGIMENT DE MARCHE
DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE

Ordre Général N° 385 du 27 Août 1916, de la VIe Armée :

Sous l'énergique commandement de son chef, le lieutenant-colonel Cot, le régiment de marche de la Légion Étrangère, chargé le 4 juillet 1916, d'enlever un village fortement occupé par l'ennemi, s'est élancé à l'attaque avec une vigueur et un entrain remarquables. A conquis le village à la baïonnette, brisant la résistance acharnée des Allemands et s'opposant ensuite énergiquement à toutes les contre-attaques de renforts amenés dans la nuit du 4 au 5 juillet 1916. A fait 750 prisonniers dont 15 officiers et pris des mitrailleuses.

Ordre Général Nº 809 du 7 Mai, de la IVe Armée :

Merveilleux régiment qu'anime la haine de l'ennemi et l'esprit de sacrifice le plus élevé. Le 17 avril 1917, sous les ordres du lieutenant-colonel Duriez, s'est lancé à l'attaque contre un ennemi averti et fortement retranché, et lui a enlevé ses premières lignes. Arrêté par des mitrailleuses et malgré la disparition de son chef mortellement touché, a continué l'opération sous les ordres du chef de bataillon Deville, par un combat incessant de jour et de nuit jusqu'à ce que le but assigné fût atteint, combattant corps à corps pendant cinq jours, et malgré de lourdes pertes et des difficultés considérables de ravitaillement, a enlevé à l'ennemi plus de deux kilomètres carrés de terrain, a

forcé, par la vigueur de cette pression continue, les Allemands à évacuer un village fortement organisé où s'étaient brisées toutes nos attaques depuis plus de deux ans.

Ordre Général Nº 900 du 20 Septembre 1917, de la IIe Armée :

Le 20 août 1917, sous l'énergique impulsion de son chef, le lieutenant-colonel Rollet, s'est élancé à l'assaut d'un village et d'un bois puissamment organisés. Malgré les difficultés du terrain, les a enlevés avec une telle fougue, qu'en dépit de nos propres barrages, il a dépassé l'objectif final qui lui avait été assigné, à près de trois kilomètres de son point de départ. Entreprenant aussitôt une nouvelle action, qui n'avait été prévue que pour une date ultérieure et dans une direction toute différente, a fait preuve de ses belles qualités manœuvrières en se rendant maître d'une série de hauteurs, puis d'un village, dont l'enlèvement avait coûté précédemment de lourds sacrifices à l'ennemi. A ainsi assuré la possession d'un front de 2 kilomètres 500 et la capture de 680 prisonniers, de 8 canons et de nombreuses mitrailleuses.

CITATIONS
A L'ORDRE DE L'ARMÉE
OBTENUES PAR LE
4e RÉGIMENT DE MARCHE TIRAILLEURS
(1er, 5e ET 6e BATAILLONS DU 4e TIRAILLEURS)

Ordre Général Nº 104 du 16 Septembre 1915, de la Xe Armée :

Après avoir pris part à toute la campagne du Maroc et assuré héroïquement en 1912 la défense de Fez, a fait preuve constamment depuis le début de la campagne d'une parfaite discipline et de l'esprit offensif le plus énergique.
Le 16 juin 1915, sous les ordres du lieutenant-colonel Daugan, a enlevé de la façon la plus brillante et au prix de lourdes pertes quatre lignes de tranchées ennemies et s'y est maintenu, malgré un feu violent et des contre-attaques répétées.

Ordre Général N° 478 du 30 Janvier 1916, de la IVe Armée :

Le 25 septembre 1915, opérant en deux détachements, s'est rué à l'assaut du Bois Sabot, a enlevé la position d'un seul élan, malgré l'explosion de trois fourneaux de mines sous les pas des assaillants et l'organisation formidable de la position, faisant plus de 400 prisonniers dont 11 officiers et prenant de nombreuses mitrailleuses, des minenwerfer et un matériel considérable.

Ordre Général Nº 900 du 20 Septembre 1917, de la IIe Armée :

Régiment de tout premier ordre et remarquablement entraîné, a donné le 20 août 1917, sous les ordres du lieutenant-colonel Aubertin, la preuve de sa haute valeur en enlevant sur une profondeur de près de trois kilomètres une série d'organisations ennemies, en conservant l'ordre le plus parfait. Arrivé au terme de ses objectifs s'est emparé, par une brillante et vigoureuse action, d'une batterie ennemie encore armée, puis, prêtant son concours au régiment voisin, a poussé ses reconnaissances jusqu'aux nouvelles lignes ennemies, pénétrant dans un village encore occupé et

fouillant les batteries abandonnées par l'ennemi, où il a recueilli du matériel et effectué des destructions. A fait 400 prisonniers et capturé 6 canons, 11 mitrailleuses et 3 minenwerfer.

CITATIONS
A L'ORDRE DE L'ARMEE
OBTENUES PAR LE
7e REGIMENT DE MARCHE DE TIRAILLEURS

(1er BATAILLON DU 5e TIRAILLEURS[1], 1er ET 4e BATAILLONS du 2e TIRAILLEURS, 3e BATAILLON DU 6e TIRAILLEURS, 4e BATAILLON DU 7e TIRAILLEURS)

Ordre Général Nº 104 du 16 Septembre 1916, de la Xe Armée :

Le 9 mai, sous les ordres du lieutenant-colonel Demetz, a enlevé à la baïonnette avec un entrain superbe les positions ennemies, traversant sans arrêt quatre lignes successives de tranchées allemandes et gagnant quatre kilomètres de terrain ; s'y est énergiquement maintenu pendant deux jours, malgré de très violentes contre-attaques et un bombardement intensif et ininterrompu de front et d'écharpe.

Ordre Général N° 478 du 30 Janvier 1916, de la IVe Armée :

Sous les ordres du lieutenant-colonel Demetz, le 25 septembre 1915, a brillamment enlevé plusieurs lignes de tranchées allemandes, s'emparant à la baïonnette de plusieurs batteries, prenant de nombreuses mitrailleuses et faisant un butin considérable. A poursuivi l'ennemi à travers un terrain particulièrement difficile avec un remarquable allant ; a atteint et même dépassé l'objectif qui lui était assigné.

Ordre Général Nº 900 du 30 Septembre 1917, de la IIe Armée :

Magnifique régiment qui vient, sous le commandement du lieutenant-colonel Schultz, de faire preuve une fois de plus de toute sa valeur offensive. Après une préparation minutieuse, dans laquelle Français et indigènes ont rivalisé d'ardeur, s'est élancé, le 20 août 1917, à l'assaut d'une position ennemie puissamment fortifiée, et où l'existence d'un tunnel exigeait une manœuvre sûre et rapide. S'en est rendu maître, obligeant les défenseurs à se rendre après 24 heures de lutte et capturant 1.100 prisonniers, 13 mitrailleuses, 14 minenwerfer et détruisant 4 canons.

1 Bataillon Sacquet qui a quitté la Division du Maroc en janvier 1916. (Affecté à la 45e D.I).)

CITATIONS
A L'ORDRE DE L'ARMÉE
OBTENUES
PAR LE 8e RÉGIMENT DE MARCHE
DE ZOUAVES

(1er BATAILLON DU 1er ZOUAVES, 2e BATAILLON DU 3e ZOUAVES, 3e BATAILLON 2e ZOUAVES, 4e BATAILLON 3e ZOUAVES[1]

Ordre Général N° 102 du 8 Septembre 1915, de la Xe Armée :

Le 16 juin, sous les ordres du lieutenant-colonel Modelon, a brillamment enlevé à la baïonnette, quatre lignes de tranchées allemandes et s'y est maintenu, malgré les violentes contre-attaques de l'ennemi, sous un feu intense d'artillerie et de mitrailleuses. Alerté dans son cantonnement de repos pour reprendre ces mêmes tranchées perdues, s'en est de nouveau emparé le 22 juin, par une charge à la baïonnette menée avec un élan remarquable.

Ordre Général N° 478 du 30 Janvier, de la IVe Armée :

Le 25 septembre 1915, sous les ordres du colonel Modelon, a brillamment enlevé plusieurs lignes de tranchées allemandes et poursuivi énergiquement l'ennemi jusqu'à l'objectif indiqué, a pris à la baïonnette une batterie allemande. S'est emparé de nombreuses mitrailleuses et fait un gros butin. S'est ensuite organisé et maintenu dans un secteur des plus délicats, fournissant pendant trois semaines un effort exceptionnel avec un entrain et une bonne humeur remarquables.

Ordre Général Nº 809 du 7 Mai 1917, de la IVe Armée.

Sous les ordres du lieutenant-colonel Lagarde, a enlevé le 17 avril 1917, avec un élan merveilleux, une série de hauteurs puissamment fortifiées. A ainsi atteint d'un seul élan l'objectif qui lui avait été fixé, faisant plus de 500 prisonniers et s'emparant de 6 canons et d'un matériel considérable (mitrailleuses, minenwerfer de divers calibres). Le 19 avril 1917, a arrêté net une puissante contre-attaque ennemie, faisant 75 prisonniers, s'emparant de 6 mitrailleuses et d'un canon de 150.
Le 20 avril, malgré un bombardement d'une extrême violence, a brisé une nouvelle attaque ennemie menée par deux régiments, a progressé à la suite de cette attaque, faisant des prisonniers et s'emparant de trois canons de 105.
Pendant cinq jours, les zouaves du 8e, et en particulier le 2e bataillon, sous l'énergique impulsion du commandant Durand, n'ont cessé de faire preuve d'une initiative individuelle et d'un moral qui ont fait l'admiration de tous.

Ordre Général Nº 900 du 20 Septembre 1917, de la IIe Armée :

Véritable régiment d'attaque aussi remarquable par son superbe moral que par son parfait entraînement. Vient encore, le 20 août 1917, sous les ordres du lieutenant-colonel Lagarde, de faire preuve de ses hautes qualités manouvrières, en enlevant sur une profondeur de trois kilomètres une série d'organisations importantes.

1 Supprimé en juillet 1916 après les opérations sur la Somme.

Marchant aussitôt de l'avant, les reconnaissances du 8e zouaves, vigoureusement commandées et faisant preuve de l'ardeur traditionnelle de leur régiment, ont pénétré dans des batteries ennemies où un matériel considérable a été détruit, puis, constatant au delà de leur objectif la présence de batteries en action, ont poussé jusqu'à elles à travers notre propre barrage, et en ont détruit les défenseurs et le matériel, malgré une énergique résistance de l'adversaire.
A capturé 360 prisonniers, 10 mitrailleuses, 76 minenwerfer et fait sauter 7 canons.

CITATIONS
A L'ORDRE DE L'ARMÉE
OBTENUES PAR
L'ARTILLERIE
DE LA DIVISION MAROCAINE

Ordre Général N° 219 du 7 Mai 1916, de la Xe Armée :

Depuis le début de la campagne et, en toutes circonstances, les groupes de l'A. C./D. M. se sont comportés avec une bravoure, un allant et une audace remarquables, en donnant la preuve d'un mépris complet du danger. Par leur liaison étroite avec l'infanterie et la préparation parfaite des attaques, ont permis d'obtenir des résultats considérables, notamment au cours de la bataille de la Marne, en Artois les 9 mai et 16 juin, et le 25 septembre en Champagne.

Ordre Général Nº 900 du 20 Septembre 1917, de la IIe Armée :

Amené dans le secteur d'attaque, peu de jours avant l'offensive de Verdun, le 5e groupe d'Afrique, sous les ordres du lieutenant-colonel Strickler, a pris des positions avancées non préparées, à peine défilées aux vues des observatoires terrestres, dans un terrain déjà bouleversé et continuellement bombardé.
A préparé et exécuté des destructions complètes, malgré de grandes difficultés de liaison et d'observation, malgré ses pertes, grâce au courage et à l'abnégation de son personnel, tirant en permanence à découvert, de jour sous des rafales d'obus de gros calibre, de nuit sous de violents bombardements d'obus toxiques.
A maintenu, pendant toute la conquête des différents objectifs par l'infanterie, un barrage précis et une liaison permanente avec les premières vagues. A puissamment contribué ainsi à éviter des pertes à l'infanterie et, le terrain conquis, a empêché par des tirs de destruction rapides et précis toute réaction de l'ennemi.

CITATION
A L'ORDRE DE L'ARMÉE
OBTENUE PAR LA
11e BATTERIE DE 58 T.
DU 6e D'ARTILLERIE

Ordre Général Nº 826 du 14 Mai 1917, de la IVe Armée :

Chargée de coopérer à l'attaque des organisations défensives de la région d'Auberive, défendues avec acharnement par l'ennemi, a, pendant les journées des 18 au 21 avril 1917, sous les ordres de ses chefs, le capitaine Morel et le lieutenant Chamblier, soutenu le combat des grenadiers avec un acharnement farouche, éprouvant de lourdes pertes et forçant l'admiration du bataillon de la Légion dont elle appuyait la progression.

CITATIONS
A L'ORDRE DE L'ARMÉE
OBTENUES PAR
LES COMPAGNIES DU GÉNIE
COMPAGNIE 26/2 M.
DU 2e RÉGIMENT DU GÉNIE

Ordre Général Nº 900 du 20 Septembre 1917, de la IIe Armée :

Unité de premier ordre qui avait déjà donné en Champagne, en avril 1917, la mesure de ses qualités offensives. Sous le commandement du capitaine Le Goupils, vient encore de se signaler aux combats qui se sont déroulés devant Verdun, le 20 août 1917 et jours suivants, en détruisant 10 canons ennemis en avant de nos lignes, et en participant à la prise du tunnel du bois des Corbeaux.

COMPAGNIE 19/52 M.
DU 2e RÉGIMENT DU GÉNIE

Ordre Général Nº 900 du 20 Septembre 1917, de la IIe Armée :

Ancienne compagnie territoriale, est devenue, grâce à la vigoureuse impulsion de son commandant, le capitaine Letheux, une unité de premier ordre qui, sur tous les champs de bataille où a été engagée la Division du Maroc, s'est fait apprécier par ses qualités offensives et qui, au Nord de Verdun, en août 1917, a contribué au succès des opérations en détruisant, au cours de reconnaissances, des pièces ennemies et en organisant au fur et à mesure de leur occupation les positions conquises.

LE DRAPEAU
DU RÉGIMENT DE MARCHE
DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE
DÉCORÉ DE LA LÉGION D'HONNEUR

La Croix de la Légion d'honneur est conférée au drapeau du régiment de marche de la Légion Étrangère :

Merveilleux régiment, qu'anime la haine de l'ennemi et l'esprit de sacrifice le plus élevé.
En Artois, le 9 mai 1915, sous les ordres du lieutenant-colonel Cot, s'est élancé à l'assaut des Ouvrages Blancs, enfonçant, d'un seul bond, toutes les organisations ennemies, enlevant la cote 140, poussant jusqu'à Carency et Souchez.
En Champagne, le 25 septembre 1915, sous les ordres du colonel Lecomte-Denis, puis du commandant Rozet, a conquis l'ouvrage de Wagram, au Nord de Souain.
Le 28 septembre, sous les ordres du lieutenant-colonel Cot, a triomphé d'une organisation puissante et, poussant jusqu'aux tranchées et au bois de la Ferme de Navarin, les a enlevés.
Dans la Somme, le 4 juillet 1916, sous les ordres du lieutenant-colonel Cot, après avoir franchi un glacis de 800 mètres, fauché par les mitrailleuses, a conquis à la baïonnette Belloy-en-Santerre et l'a gardé, malgré un bombardement intense, contre les efforts violents et répétés de l'ennemi.
En Champagne, devant les monts de Moronvilliers, le 17 avril 1917, sous les ordres du lieutenant-colonel Duriez, puis du commandant Deville, s'est élancé à l'attaque contre un ennemi résolu, trois fois supérieur en nombre. Par un combat corps à corps, ininterrompu pendant cinq jours et cinq nuits, s'est emparé des tranchées du Golfe et du village d'Auberive.
A Verdun, le 20 août 1917, sous les ordres du lieutenant-colonel Rollet, a enlevé le village de Cumières et son bois, avec une telle fougue, qu'il a dépassé l'objectif final qui lui était assigné. S'est ensuite rendu maître de la côte de l'Oie et de Régneville.

SOUS-OFFICIERS
CAPORAUX
ET SOLDATS

DE LA DIVISION MAROCAINE
DÉCORÉS
DE LA LÉGION D'HONNEUR

REGIMENT DE MARCHE DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE

Le 18 mai 1917, le Général en Chef confère la Croix de la Légion d'honneur à l'adjudant Mader, à la suite de sa brillante conduite pendant les opérations d'avril 1917.

MADER Max-Emmanuel, adjudant-chef à la 6e compagnie du régiment de marche de la Légion Étrangère :

« Sous-officier d'une bravoure et d'une énergie remarquables, chef de section hors ligne, véritable entraîneur d'hommes. Toujours à la tête de sa troupe, s'est admirablement conduit au cours des combats du 17 au 21 avril 1917; par d'heureuses dispositions et par le tir précis de ses fusils mitrailleurs a assuré avec sa section la capture d'une batterie ennemie, mettant en fuite une compagnie d'infanterie qui la soutenait. »
« Déjà deux fois cité à l'ordre. »

Le 27 septembre 1917, le général Pétain, commandant en chef, accorde la Croix de la Légion d'honneur aux trois légionnaires dont les noms suivent :

Caporal AROCAS André, du régiment de marche de la Légion Étrangère :

« Engagé volontaire pour la durée de la guerre, au front depuis le début des hostilités. A participé à tous les combats du régiment. Grenadier d'élite, superbe d'entrain, de courage et de sang-froid, admiré et adoré de ses hommes. En Champagne (avril 1917), a lutté pendant 36 heures pour la conquête d'une tranchée désespérément défendue. L'objectif atteint, sa section se trouvait réduite à deux hommes.
« Devant Verdun, le 20 août 1917, a de nouveau prouvé sa maîtrise dans un combat de boyaux, tuant les grenadiers ennemis qui résistaient, faisant trois prisonniers et contribuant à la capture de trois autres prisonniers en fin de la journée. Trois blessures, quatre citations. »

Caporal LEVA Fortunato, **du régiment de marche de la Légion Étrangère** :

« Engagé volontaire pour la durée de la guerre, au front depuis le début des hostilités, a participé à tous les combats du régiment. Grenadier d'élite, d'une audace et d'un mordant extraordinaires, toujours en tête donnant l'exemple. En Champagne (avril 1917), tous les gradés de son groupe étant tombés, a pris le commandement de ses camarades et a continué le combat avec une énergie farouche.
« Devant Verdun, a entraîné ses hommes avec un élan superbe à l'assaut des positions ennemies ; le 21 août 1917, a occupé un poste violemment bombardé en avant de nos lignes et s'y est maintenu malgré de lourdes pertes. Trois citations. »

Caporal DIETA Jaime, du régiment de marche de la Légion Étrangère :

« Mitrailleur d'élite, au front depuis le début de la campagne. A participé à tous les combats du régiment. Modèle de bravoure et de sang-froid, a toujours eu une magnifique attitude au feu.
« Pendant le combat devant Verdun a, par la précision et l'à-propos de ses tirs, contribué à briser plusieurs contre-attaques, infligeant des pertes sévères à l'ennemi. Le 2 septembre 1917 étant en position de flanquement sur un point sérieusement bombardé et ayant eu une pièce démolie et le tireur tué par un obus, a remis aussitôt une pièce en batterie sur le même emplacement, donnant le plus bel exemple du devoir et du sacrifice. Une blessure et deux citations. »

7e RÉGIMENT DE MARCHE DE TIRAILLEURS

Le 22 août 1915, le Général en Chef confère la Croix de la Légion d'honneur au tirailleur de première classe **ZIDANE AHMED OULD BEN ALI** :

« Vieux tirailleur, modèle de dévouement, de bravoure et de sang-froid. Le 28 août 1914, une voiture sur laquelle se trouvait la caisse de fonds du bataillon, contenant 50.000 francs en or, ayant dû être abandonnée faute d'attelage, sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses, n'a pas hésité à charger cette caisse sur son épaule et au milieu de difficultés de toutes sortes, a réussi à rejoindre son bataillon 48 heures après ramenant intacte et complète la caisse de fonds. »

Le 20 septembre 1917, le Général en Chef confère la Croix de chevalier de la Légion d'honneur au sergent **OUZAA MOHAMED OULD MILOUD** pour sa brillante conduite à Verdun :

« Sous-officier indigène de tout premier ordre. Ancien de service et d'une bravoure exemplaire. Très grièvement blessé en montant à la tête de sa demi-section à l'assaut des positions ennemies. »

4e REGIMENT DE MARCHE DE TIRAILLEURS

Le 19 novembre 1914, la Croix de chevalier de la Légion d'honneur a été remise au :

Sergent **MOHAMED BEN SLIMAN**, numéro matricule 752, 22 ans de service, 41 campagnes, médaillé militaire depuis 1909.

« Le 6 novembre 1914, au combat de Soupir, a amené avec une rare bravoure sa section en renfort, sur la première ligne battue par un feu violent et, malgré des feux d'enfilade, s'est maintenu jusqu'au soir sur la position conquise. Blessé grièvement au bras et au ventre. »

Le 29 juin 1916, par ordre N° 3.207 D., le Général commandant en chef confère la Croix de la Légion d'honneur au caporal **SADOK BEN OTMAN LEL KELLAI,** numéro matricule 64.

« *Gradé d'élite, ayant de très beaux états de service. Médaillé militaire, deux fois cité à l'ordre pour la bravoure et le dévouement dont il n'a cessé de faire preuve en toutes circonstances. Blessé très grièvement pour la deuxième fois, le 8 juin 1916, alors qu'à la tête de son escouade il poursuivait une patrouille ennemie. S'est montré digne de son passé et de la tradition des vieux tirailleurs, disant* en montrant *sa main broyée à son chef de bataillon : « Cela ne fait rien ; toujours je ferai mon service pour la France. » Amputé de la main droite.*

****

LISTE DES GÉNÉRAUX DES CHEFS DE CORPS ET DE SERVICES DEPUIS L'ARRIVÉE DE LA DIVISION MAROCAINE SUR LE FRONT

LISTE DES GÉNÉRAUX DES CHEFS DE CORPS ET DE SERVICES, DEPUIS L'ARRIVÉE DE LA DIVISION MAROCAINE SUR LE FRONT

I. GÉNÉRAUX AYANT COMMANDÉ LA D. M.

Général HUMBERT.	Du 18 août 1914 au 14 septembre 1914.
Général BLONDLAT.	Du 14 septembre 1914 au 26 juin 1915.
Général CODET.	Du 26 juin 1915 au 18 août 1916.
Général DEGOUTTE.	Du 18 août 1916 au 2 septembre 1917.
Général DAUGAN.	Du 2 septembre 1917.

II. CHEFS D'ÉTAT-MAJOR DE LA D. M.

Lieutenant-colonel de La BRUYÈRE. Cavalerie.	Du 18 août 1914 au 28 février 1915.
Chef de bataillon HURÉ. Génie.	Du 28 février 1915 au 10 janvier 1916.
Chef d'escadron LENOBLE. Artillerie.	Du 10 janvier 1916 au 22 avril 1916.
Lieutenant-colonel KASTLER. Infanterie.	Du 23 avril 1916 au 5 décembre 1917
Chef de bataillon GIRAUD.	Du 5 décembre 1917.

III. COMMANDANTS DE BRIGADE

1re Brigade.

Général BLONDLAT.	Du 18 août 1914 au 14 septembre 1914.
Colonel MÉRIENNE-LUCAS.	Du 14 septembre au 5 octobre 1914.
Colonel LAVENIR.	Du 5 octobre 1914 au 13 mars 1915.
Colonel PEIN.	Du 13 mars 1915 au 9 mai 1915 (mort au champ d'honneur).
Colonel DELAVAU.	Du 14 mai 1915 au 10 février 1916.
Colonel DEMETZ.	Du 10 février 1916 au 5 juillet 1917.
Colonel MITTELHAUSSER.	Du 9 juillet 1917.

2e Brigade.

Colonel CROS.	Du 28 septembre 1914 au 10 mai 1915 (mort au champ d'honneur).
Colonel d'ANSELME.	Du 14 mai 1915 au 23 janvier 1916.

Colonel GIRODON.	Du 25 janvier 1916 au 25 mai 1916 (mort au champ d'honneur comme général commandant la 12e D. I.)
Colonel SCHUHLER.	Du 25 mai 1916.

IV. COMMANDANTS DE L'ARTILLERIE DIVISIONNAIRE

Lieutenant-colonel DUCROS.	Du 18 août 1914 au 18 mai 1916.
Lieutenant-colonel MARTIN.	Du 18 mai 1916 au 15 juillet 1916 (mort au champ d'honneur).
Colonel MALOIGNE.	Commandant l'A. D. du 21 juillet 1916.
Lieutenant-colonel STRICKLER.	Commandant le groupement de l'artillerie de campagne (5e groupe d'Afrique) du 25 janvier 1917.

V. - COMMANDANTS DE RÉGIMENTS

LÉGION ÉTRANGÈRE

2e RÉGIMENT DE MARCHE DU 1er ÉTRANGER

Colonel PEIN.	Du 14 septembre 1914 au 7 mars 1915 (mort au champ d'honneur comme commandant de la 1re brigade marocaine).
Lieutenant-colonel COT.	Du 8 mars 1915 au si novembre 1915.

lec

2e RÉGIMENT DE MARCHE DU 2o ÉTRANGER[1]

Colonel LECOMTE-DENIS.	Du 10 décembre 1914 au 25 septembre 1915.
Lieutenant-colonel de LAVENNE de CHOULOT.	Du 19 octobre 1915 au 11 novembre 1915.

RÉGIMENT DE MARCHE DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE[2]

Lieutenant-colonel COT.	Du 11 novembre 1915 au 15 février 1917.
Lieutenant-colonel DURIEZ.	Du 16 février 1917 au 17 mars 1917 (mort au champ d'honneur).
Lieutenant-colonel ROLLET.	Du 30 avril 1917.

4e TIRAILLEURS

Colonel MULLER.	Du 2 août 1914 au 29 septembre 1914 (mort au champ d'honneur sur l'Yser comme commandant de brigade),

1 Arrivé à la D. M. le 10 juillet 1915.

2 Fusion des deux régiments Étrangers en novembre 1915.

Lieutenant-colonel DAUGAN.	Du 30 septembre 1914 au 19 janvier 1916.
Lieutenant-colonel MAURICE.	Du 30 janvier 1916 au 22 février 1916 (mort au champ d'honneur comme commandant du régiment de tirailleurs marocains).
Lieutenant-colonel DARDENNE.	Du 25 février 1916 au 28 juillet 1916.
Lieutenant-colonel AUBERTIN.	Du 28 juillet 1916.

7e TIRAILLEURS

Lieutenant-colonel LÉVÈQUE.	Du 14 octobre 1914 au 30 décembre 1914.
Lieutenant-colonel DEMETZ.	Du 27 janvier 1915 au 6 février 1916.
Lieutenant-colonel SCHUHLER.	Du 12 février 1916 au 17 mai 1916.
Lieutenant-colonel SCHULTZ.	Du 17 Mai 1916.

8e ZOUAVES

Lieutenant-colonel MODELON.	Du 1er octobre 1914 au 20 mars 1916.
Lieutenant-colonel AUROUX.	Du 20 mars 1916 au 27. septembre 1916.
Lieutenant-colonel LAGARDE.	Du 27 septembre 1916.

VI. — COMMANDANTS DE LA CAVALERIE DIVISIONNAIRE

Chef d'escadrons BARDET,	9e chasseurs. Du 18 août 1914 au 28 novembre 1915.
Chef d'escadrons GUESPEREAU,	9e chasseurs. Du 28 novembre 1915 au 18 février 1916.
Lieutenant-colonel CHOULET,	10e dragons. Du 18 février 1916 au 4 août 1916.
Colonel CLOUZET,	5e chasseurs d'Afrique. Du 4 août 1916 au 5 février 1917.
Chef d'escadrons MARTIN.	Du 12 septembre 1916.

VII. — CHEFS DE BATAILLON COMMANDANT LE GENIE

Chef de bataillon CHASTEL.	Du 18 août 1914 au 17 octobre 1915. (mort au champ d'honneur)
Chef de bataillon RIBOT.	Du 20 novembre 1915 au 4 février 1917.
Chef de bataillon FERRIER.	Du 15 février 1917.

VIII. — MEDECINS DIVISIONNAIRES

Médecin principal BAUR.	Du 18 août 1914 au 7 septembre 1914. (mort au champ d'honneur)
Médecin principal SPILLMANN.	Du 7 septembre 1914.

IX. — SOUS-INTENDANTS

Sous-Intendant militaire LIPPMANN. Du 18 a out 1914 au 26 octobre 1916.
Sous-Intendant militaire BOUTEILLER. Du 18 août 1914.

X. — PAYEUR PARTICULIER

Payeur particulier BOUTEILLER. Du 19 août 1914.

XI. — PREVOT

Capitaine EYT-DESSUS. Du 18 août 1914.

Ancestramil